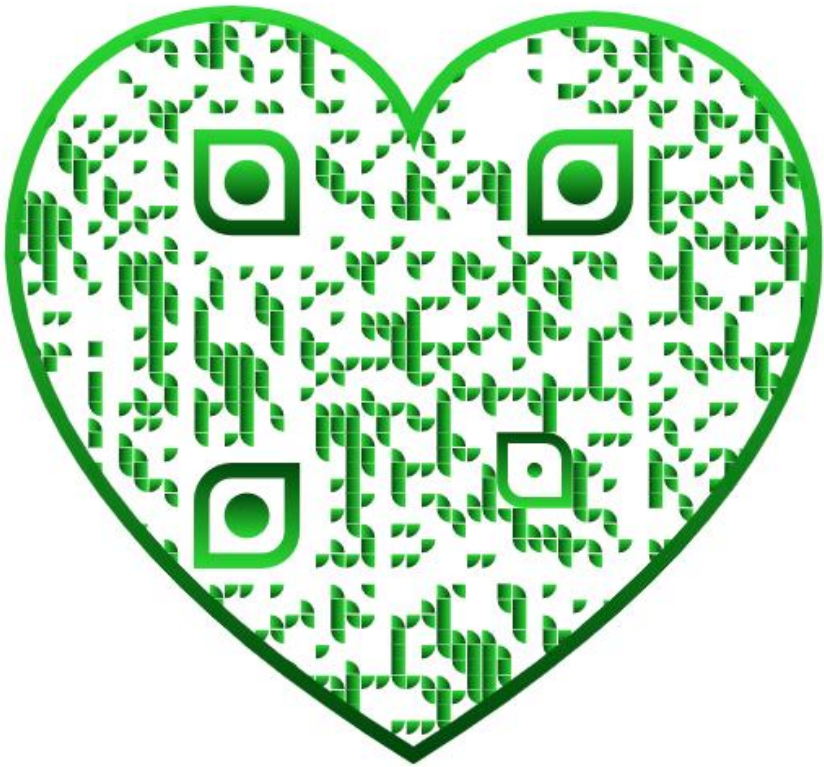
JOSH CLARE

PEUR GLACIALE

THRILLER



JOSH CLARE
PEUR
GLACIALE
THRILLER

Chapitre 1

La jeune femme a couru pieds nus dans la forêt enneigée. La terre gelée et les pierres coupantes lui déchiraient la plante des pieds, mais la douleur qui parcourait son corps était insignifiante comparée à la panique qui la poussait à fuir. Ses cheveux, maculés de sang, collaient à son front et l'air glacial du matin lui sciait les poumons, comme si elle inhalait des éclats de verre.

Tels les squelettes de créatures anciennes et décomposées, les arbres s'élevaient, sombres, du sol couvert de neige. Ici, il n'y avait presque pas de couleurs, seulement du blanc et du noir. Tout semblait figé dans un éternel instant de décomposition.

Elle ne cessait de regarder derrière elle, essayant de repérer son poursuivant. Mais elle ne voyait — rien. Elle a continué à se traîner toujours plus loin dans la forêt, jusqu'à ce que son corps ne puisse soudain plus la porter et que ses jambes se dérobent. La chute a été brutale et l'impact lui a arraché son dernier souffle. Haletante, elle a rampé à quatre pattes jusqu'au tronc massif et noueux d'un arbre mourant. Elle s'est blottie contre le vieux bois, la poitrine secouée de soubresauts et le cœur battant à tout rompre. Juste un court instant de répit, implorait-elle en silence. Juste le temps de quelques battements de cœur. Des larmes lui sont montées aux yeux. Elle a lutté pour réprimer le moindre réflexe de pleurer. Elle n'arrêtait pas de souhaiter être ailleurs. D'espérer simplement se réveiller. Mais elle ne rêvait pas.

Elle s'est redressée lentement et a aussitôt gémi de douleur. Elle a baissé les yeux sur son corps. De sa main, elle a appuyé fermement sur la plaie qui saignait abondamment au bas de son ventre. Son temps était compté, il lui glissait entre les doigts et gouttait dans la neige. Toujours appuyée contre l'écorce, elle a tendu l'oreille dans le silence oppressant. Pas un craquement, pas un bruissement. Rien. L'espace d'un court instant, l'espoir a germé en elle, mais c'est alors qu'elle l'a vu. À quelques pas seulement devant elle, une grande silhouette sombre a glissé silencieusement hors des branchages.

Elle a voulu fuir, mais la panique la clouait à cet arbre. Elle ne pouvait pas. De nouveau, des larmes de peur lui sont montées aux yeux, lui faisant tout percevoir de manière floue. L'arbre à côté d'elle était son soutien, aussi froid et impassible que la forêt elle-même.

La silhouette avançait lentement, presque nonchalamment, comme si

elle avait tout son temps. Une avancée inexorable. Pas à pas. Elle espérait ardemment qu'il ne la découvrirait pas. Elle s'est plaquée plus fort contre l'écorce, essayant de se faire plus petite, presque invisible. Ses doigts se sont enfoncés dans le bois mort tandis qu'elle tentait de toutes ses forces de respirer plus silencieusement. Elle a regardé autour d'elle. Il n'y avait aucune issue. Aucune arme. Aucune protection.
Elle a fait un pas prudent sur le côté pour le regarder à nouveau, et une branche a craqué sous son pied. Un léger bris qui, dans le silence hivernal, a résonné comme un coup de tonnerre. Elle s'est figée, osant à peine respirer. Mais la tête de la silhouette s'est redressée, et ses mouvements se sont brusquement accélérés, tel un prédateur qui flaire sa proie.
Elle s'est détachée de l'arbre et s'est mise à courir. Mais la neige freinait chacun de ses pas, tirait sur ses jambes, impitoyable et froide. Derrière elle, une ombre filait, de plus en plus près. Des pas lourds ont broyé des branches, brisé les sous-bois, jusqu'à ce qu'une main s'agrippe soudain à ses cheveux et la jette brutalement au sol.
L'impact lui a chassé l'air des poumons. Un cri s'est étouffé dans sa gorge tandis qu'il la retournait et qu'elle voyait le visage penché sur elle. Inexpressif, froid, immobile comme la pierre. Il l'a frappée au visage avec une telle violence qu'elle a failli perdre connaissance. « Pitié… non… », a-t-elle gémi d'une voix rauque, à peine plus qu'un râle. Du sang chaud a coulé de sa bouche et de son nez, le long de sa gorge jusqu'à sa nuque. « Ce sera bientôt fini. Ne te débats pas », a-t-il dit d'une voix grave, presque douce, dont la chaleur contrastait étrangement avec la cruauté de ses mots.
Mais elle s'est débattue, elle l'a frappé de toutes ses forces, au visage et sur la poitrine, mais il est resté presque impassible. Inébranlable comme un roc, il l'a clouée au sol jusqu'à ce que ses mains trouvent son cou. Une peur mortelle a déferlé dans son corps. À plusieurs reprises, elle a réussi à desserrer sa prise pour un instant, elle a aspiré de l'air, a toussé, s'est défendue désespérément. Mais il ne lâchait pas. Peu à peu, ses forces l'ont abandonnée, chaque tentative pour se libérer lui coûtait plus d'énergie que son corps n'en pouvait fournir. Son cœur martelait sa poitrine, ses poumons la brûlaient, et chaque inspiration était un combat contre la pression implacable de ses mains. Ses mouvements sont devenus progressivement plus lents et plus faibles, ses dernières réserves étaient épuisées. Finalement, ses bras sont retombés mollement sur le sol, et elle est restée immobile. Une dernière lueur dans ses yeux fixes et brillants s'est accrochée à lui comme une accusation muette. Puis la vie a quitté son corps.
L'homme s'est relevé, ses mouvements calmes, méthodiques, comme s'il n'avait jamais rien fait d'autre. Il a soulevé le corps sans vie et l'a

jeté sur son épaule, comme s'il venait de tuer du gibier. La neige a crissé sous ses pas tandis qu'il l'emportait.

Chapitre 2

Mia a regardé son père, qui gisait les yeux fermés dans son lit d'hôpital. Enfant, il lui avait toujours semblé être un géant, grand, fort et inébranlable. Mais l'homme qui se trouvait maintenant devant elle n'avait plus rien à voir avec lui. Maigre et creusé, comme si une étrange machine l'avait fait rétrécir, il gisait là, respirant péniblement. C'étaient les derniers souffles de sa vie.

Des larmes ont coulé sur ses joues lorsque le moniteur cardiaque a émis ce son long et strident, ce « bip » insistant qu'elle n'avait connu jusqu'alors qu'à travers les films. C'était donc là que sa famille s'achevait. Maintenant, il ne restait plus qu'elle.

Mia a essuyé les larmes de son visage pendant que le personnel de l'hôpital débranchait les appareils auxquels son père avait été relié. « Nous allons vous laisser seule, pour que vous puissiez lui dire au revoir en toute tranquillité. Nous discuterons du reste plus tard », a dit la médecin en posant doucement sa main sur son épaule. « Mes sincères condoléances. »

Quand tout le monde a eu quitté la chambre, un silence pesant s'est installé. Mia a tiré une chaise de la fenêtre jusqu'au lit et s'est assise. Hésitante, elle a posé sa main sur la sienne. Elle était chaude et semblait encore pleine de vie. « J'ai décidé de quitter la ville. Maintenant que plus rien ne me retient ici », a-t-elle dit en regardant son visage immobile. Son père avait été un bel homme, peut-être pas un George Clooney, mais sûrement pas loin. Même maintenant, marqué par la maladie et la mort, ses traits n'avaient rien perdu de leur charme.

« J'ai loué une maison, dans un petit village dont mon éditrice m'a parlé. Elle a dit que c'était calme là-bas, peut-être l'endroit idéal pour enfin terminer ce livre », a-t-elle dit à voix basse. Elle est restée un instant assise sur la chaise, puis elle s'est levée et s'est penchée sur lui. Tout près de son oreille, elle a murmuré : « J'aimerais tellement que tu sois avec moi. Je ne sais pas si je vais y arriver toute seule. Je t'aime. » Elle l'a embrassé doucement sur la joue.

Lorsqu'elle a quitté l'hôpital, des flocons de neige tombaient du ciel gris. Silencieux, ils se déposaient sur les rues et les toits. Une fine couche de neige s'était accumulée sur sa voiture, qu'elle a essuyée des vitres avec des gestes fébriles. Puis elle a ouvert la portière, s'est assise

à l'intérieur et a respiré profondément.
L'espace d'un instant, elle est restée immobile, les mains crispées sur le volant, avant que son regard ne se porte sur le rétroviseur. Un moment, elle a eu le sentiment de regarder un visage étranger, et pourtant, elle a inévitablement reconnu le sien. Elle y a vu une femme, pâle et marquée par le deuil, qui avait perdu quelque chose d'irrémédiable et qui, de ce fait, avait changé pour toujours.
Alors, la douleur, la peur et le chagrin l'ont submergée avec une violence inouïe. Elle a crié. Elle a crié encore et encore, jusqu'à ce que sa voix se brise, et a fini par s'effondrer, la tête sur le volant, des larmes coulant sans cesse sur son visage. Elle est restée assise ainsi pendant des minutes, la respiration irrégulière, le corps secoué de tremblements.
Au bout d'un moment, elle a senti les larmes se calmer, la colère et le chagrin se muer en un engourdissement de plomb. Elle s'est essuyé le visage, a inspiré et expiré profondément, puis s'est redressée péniblement sur son siège. Elle a jeté un dernier regard à l'hôpital, puis a démarré le moteur.

Chapitre 3

Le jour même de l'enterrement, Mia a rendu les clés de son appartement et a quitté la ville. Tout ce qui l'avait autrefois retenue de quitter cet endroit appartenait désormais au passé. Devant elle s'étendait un nouvel avenir, une nouvelle vie, même si elle ne savait pas encore à quoi cela ressemblerait. Elle n'était pas optimiste. Il lui suffisait donc que cette nouvelle vie soit simplement différente, même si différent ne signifiait pas forcément mieux.

Heure après heure, le paysage se transformait sous ses yeux. D'abord, d'interminables routes grises, bordées de halls d'usine et d'immeubles résidentiels, puis des champs, des forêts et l'étendue enneigée des routes. Le ciel pesait, lourd et gris, sur la terre, la neige scintillait dans la faible lumière.

Quand, le soir, le panneau d'agglomération est apparu au bord de la route, son estomac s'est noué. Elle ne savait pas si c'était de l'excitation ou autre chose. La voiture a longé le panneau au pas, tandis que son regard restait accroché aux lettres, comme si elle devait s'assurer que c'était bien le nom que son éditrice avait mentionné. Un village entièrement nouveau pour Mia, sans souvenirs, sans histoires, un lieu aussi vierge que les nombreuses pages blanches de son manuscrit.

Elle a suivi la rue principale, à peine plus large que deux voitures côte à côte, et prêtait attention à chaque mouvement sur le bas-côté. La neige crissait sous les pneus. Finalement, elle a découvert une enseigne en bois qui dépassait de la façade d'une maison : « Épicerie du village ». La vitrine était chaleureusement éclairée de l'intérieur, et les vitres étaient couvertes de buée. Elle s'est garée et est sortie de la voiture, a pris une profonde inspiration et a resserré sa veste autour d'elle. Chaque pas sur le trottoir gelé faisait battre son sang plus vite dans ses veines.

La porte du magasin s'est ouverte dans un grincement, révélant une odeur de café et de fumée de cigarette. C'était l'une de ces épiceries de village qui étaient tout à la fois : kiosque, bureau de poste et lieu de rendez-vous pour la moitié du voisinage. Quand Mia est entrée, la conversation de deux hommes accoudés au comptoir s'est tue, et ils se sont contentés de la dévisager d'un air mêlant curiosité et examen non dissimulé.

Derrière la caisse se tenait une femme d'environ soixante-cinq ans, les cheveux gris coiffés en chignon, dont le regard paraissait sévère, mais pas hostile. Mia s'est légèrement éclairci la gorge. « Bonjour, on a dû laisser une clé pour moi ici », a-t-elle dit, joignant ses mains avec incertitude devant elle.
La femme l'a examinée un instant, puis un sourire a parcouru son visage. « Ah, vous êtes donc la nouvelle locataire de la maison Sunderland », a-t-elle dit, sans que Mia ait besoin d'en dire plus. « Je m'appelle Barbara », a-t-elle ajouté en lui tendant la main. Mia a hésité un court instant, puis a serré la main qu'on lui tendait. « Mia », a-t-elle répondu. La femme a cherché sous le comptoir, a sorti une enveloppe épaisse et l'a fait glisser sur le zinc. « Voilà pour vous », a-telle dit. Mia l'a prise avec précaution, sentant le poids de l'enveloppe dans sa main.
« Et si tu as besoin de quelque chose – des provisions, des réserves ou autre – tu trouveras de tout ici, au magasin. » Mia a hoché la tête. « Merci, je ne manquerai pas d'y revenir. »
La vendeuse s'est légèrement penchée par-dessus le comptoir et a murmuré : « Les gens d'ici sont toujours méfiants envers les étrangers, mais ils ne sont pas méchants. Ne te laisse pas décourager par ça. » Ce faisant, elle a désigné les deux hommes qui buvaient une bière, debout au comptoir.
Mia a remarqué que l'un des deux, un homme grand aux cheveux noirs vêtu d'une chemise de bûcheron à carreaux, la fixait sans la moindre gêne. Un frisson désagréable lui a parcouru le dos, et elle a rapidement détourné le regard.
« Merci beaucoup pour tout », a-t-elle dit en se cramponnant à l'enveloppe. La vendeuse a hoché la tête et a ajouté un dernier avertissement : « Fais attention dans les forêts, par ici. Elles sont immenses, et on peut facilement s'y perdre. Des gens qui se surestiment disparaissent régulièrement. »
Mia a hoché la tête et s'est dirigée vers la porte. En sortant, son regard est tombé une dernière fois sur l'homme à la chemise de bûcheron. Il était toujours au comptoir et la suivait des yeux. Un frisson lui a parcouru l'échine. Elle s'est vite détournée, est montée dans sa voiture et a démarré le moteur.
Et même lorsque le magasin a disparu derrière elle dans le rétroviseur, la sensation d'être observée s'est obstinément accrochée à elle.

Chapitre 4

Au bout de la route se trouvait la maison, seule et isolée. Tout autour, il n'y avait que la forêt sombre, qui se dressait mystérieusement au loin. Mia a garé la voiture, a coupé le moteur et est sortie. Un frisson glacial lui a parcouru le dos ; le silence des lieux semblait à la fois apaisant et inquiétant.

Elle a ouvert le coffre et a attrapé son sac de voyage. Pour aujourd'hui, ça suffirait ; elle ne comptait rentrer le reste dans la maison que le lendemain matin. Le froid lui a mordu la peau au moment où il s'est remis à neiger.

Devant elle se dressait la maison qui allait être son foyer pour quelque temps. Elle avait l'air moderne, entièrement construite en bois clair et en pierre sombre. Ses lignes épurées se détachaient nettement sur le paysage hivernal. Ce qui sautait aux yeux, c'était la grande façade vitrée qui occupait presque tout l'avant de la maison. Derrière, elle pouvait deviner les contours de l'espace de vie. Dans la faible lumière du crépuscule, la maison ressemblait à une boîte de verre qui laissait entrer tous les regards et ne cachait presque rien.

Elle a pris la clé dans l'enveloppe et l'a insérée dans la serrure. La porte a glissé sans un bruit. Lorsqu'elle a actionné l'interrupteur, une lumière chaude et jaunâtre a inondé l'intérieur. L'entrée donnait directement sur le salon ouvert. Des poutres en bois clair traversaient le plafond, le sol était en pierre lisse. La façade vitrée donnait à toute la pièce une impression d'espace et d'ouverture, comme s'il n'y avait pas de séparation nette entre l'intérieur et l'extérieur. De là, on pouvait voir directement la forêt sombre au-dehors.

Il n'y avait que peu de meubles dans la pièce, mais ils semblaient avoir été choisis avec soin. Un canapé élégant, une table massive, des étagères qui paraissaient presque insignifiantes dans cette grande pièce. Dans un coin, un escalier étroit menait à une mezzanine qui, elle aussi, donnait sur la façade vitrée. Tout était propre, ordonné, presque immaculé.

Mia a posé le sac de voyage sur le canapé, s'est laissée tomber à côté et a respiré profondément. Un instant, elle a écouté le silence qui régnait dans la maison. À part le murmure du vent dehors, elle n'entendait rien. La grande baie vitrée ouvrait la vue sur l'obscurité. La solitude s'est abattue sur elle comme une ombre pesante. Elle était

seule comme rarement auparavant, peut-être même plus seule que jamais.
Soudain, une sonnerie stridente a percé le silence. Le cœur de Mia a manqué un battement ; elle a attrapé son téléphone en hâte. Le nom de son éditrice est apparu sur l'écran. Elle a décroché avec hésitation, tandis que son regard tombait involontairement sur son fond d'écran. Une vieille photo d'elle et de son père. L'espace d'un instant, elle a senti sa présence, avant que la voix à l'autre bout du fil ne la ramène à la réalité.
« Mia ? Enfin », a retenti la voix. « J'ai essayé de t'appeler plusieurs fois. Tout va bien de ton côté ? Tu es arrivée ? » « Oui… Je viens juste d'entrer dans la maison », a répondu Mia, surprise de voir à quel point sa voix semblait perdue dans la maison. « Tu avais raison. C'est… calme ici. Vraiment calme. » « C'est bien. Exactement le calme dont tu as besoin pour enfin terminer ce manuscrit. » Une insistance brève, à peine dissimulée, a teinté ses paroles. « Tu sais que le délai est serré. Il nous faut la version finale pour la fin du mois prochain. » Mia a pincé les lèvres. « Je sais. Je vais y arriver. Promis. » « Je compte sur toi », a dit l'éditrice, et sa voix s'est adoucie. « Et n'oublie pas, si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi n'importe quand. Mais s'il te plaît : finis-moi ce truc ! Allez, à plus. »
« À plus », a murmuré Mia en mettant fin à l'appel.
Elle a gardé le téléphone en main un instant, puis l'a posé sur la table. Le silence est revenu, plus dense et plus lourd qu'auparavant.
Au bout d'un moment, elle s'est levée et a monté l'escalier. Au premier étage se trouvait la salle de bain, moderne et spacieuse. Elle a fait couler la douche, et bientôt la vapeur d'eau chaude l'a enveloppée. Le crépitement de l'eau sur sa peau lui a chassé le froid des os ; le voyage et une partie de son passé semblaient lentement s'effacer.
Au moment précis où elle a coupé l'eau et a attrapé la serviette, elle a sursauté. Un bruit. Sourd, venant de quelque part au rez-de-chaussée. Comme si un oiseau avait heurté la fenêtre. Mia est restée immobile, a tendu l'oreille, mais n'a plus rien entendu. D'un geste rapide, elle s'est enroulée dans la serviette, s'est avancée prudemment sur l'escalier et est descendue.
Elle s'est arrêtée devant les grandes fenêtres, le cœur battant. Dehors s'étendait la forêt, silencieuse et enneigée. L'espace d'une fraction de seconde, elle a cru voir une silhouette entre les arbres. Un chevreuil ? Ou un être humain ? Peut-être l'homme inquiétant du magasin ? N'importe quoi, a-t-elle pensé en clignant des yeux. Il n'y avait plus rien, seulement la forêt dans l'obscurité de la nuit.
Elle a secoué la tête. Probablement juste un animal, s'est-elle dit pour se rassurer, ou seulement son esprit surmené par ces derniers mois. Non, ces dernières années. D'un pas las, elle est retournée à l'étage.

Elle a enfilé un sweat à capuche confortable, puis s'est glissée dans le grand lit et a tiré la couette contre elle. Mais alors que le sommeil la gagnait lentement, le sentiment d'être observée persistait obstinément.

Chapitre 5

Mia s'est réveillée alors que les premiers rayons de soleil lui réchauffaient le visage. Par la fenêtre de la chambre, elle pouvait voir directement le ciel. Pendant la nuit, il avait abandonné son manteau gris et brillait maintenant d'un bleu clair et profond. Elle s'est levée et a enfilé des vêtements propres.

En bas, dans la pièce à vivre, tout paraissait plus lumineux et plus accueillant que la veille au soir. Les grandes fenêtres laissaient la lumière du soleil entrer sans obstacle, et l'obscurité de la nuit semblait déjà oubliée.

Elle a ouvert la porte d'entrée et a sorti le reste de ses bagages de la voiture. Et a finalement aussi rentré l'ordinateur portable dans la maison, son outil de travail le plus important, qu'elle a posé avec soin sur la table basse. Dans la cuisine, elle s'est préparé un café et a ouvert une boîte de biscuits qu'elle avait apportée de la maison. *Chez elle.* Ce mot lui paraissait étrange dans sa tête. Cette maison était maintenant son chez-soi, du moins pour les semaines à venir. *Et après ?*

La tasse fumante à la main, elle s'est laissée tomber sur le canapé. L'ordinateur portable a émis un léger bourdonnement quand elle l'a allumé. Peu après, son document est apparu à l'écran. Le regard de Mia a glissé sur les derniers mots de son manuscrit. Elle a fait la grimace et a secoué la tête.

Une gorgée de café, une profonde inspiration. Elle a posé les doigts sur le clavier et a attendu. Le curseur clignotait avec impatience, presque avec reproche, mais les mots ne voulaient pas venir. Avec un soupir, elle a renversé la tête en arrière et a fixé le plafond. Des minutes se sont écoulées dans cette immobilité silencieuse. « Fuck ! », a-t-elle soudain lâché. En colère, elle a fermé l'ordinateur portable, l'a mis de côté et s'est levée.

Elle est allée dans la cuisine, a posé la tasse dans l'évier et a ouvert le robinet. Rien. Juste un glouglou sonore, puis le silence. Mia a froncé les sourcils, a essayé de nouveau, mais pas une goutte n'est sortie. Elle a aussi ouvert le robinet de la salle de bain, avec le même résultat. Pas d'eau.

« Génial ! », a-t-elle pesté. Une maison au milieu de la forêt, isolée, en hiver, et maintenant les canalisations ne fonctionnent plus. Un instant, elle a senti son estomac se nouer. Toute seule, il lui serait impossible

de réparer ça. Elle a enfilé sa veste, a pris ses clés de voiture et est retournée à l'épicerie du village.
Lorsqu'elle est entrée dans le magasin, Barbara a levé la tête et lui a adressé un sourire joyeux. « Bonjour Mia. Déjà de retour ? »
Mia a répondu à son sourire d'un air incertain. Les deux hommes de la veille n'étaient pas là, ce qui l'a soulagée. À la place, une femme plus âgée se tenait entre les rayons. Elle a salué Mia d'un signe de tête amical et d'un bonjour à voix basse.
Mia s'est approchée du comptoir. « Apparemment, il y a un problème avec la canalisation d'eau. Il n'y a plus d'eau ni dans la cuisine ni dans la salle de bain. Je me suis dit que tu saurais peut-être s'il y a quelqu'un au village qui peut réparer ce genre de chose. »
Barbara a secoué la tête. « Cette maison. Pas étonnant, quand elle reste vide si longtemps, la pompe pose toujours des problèmes. Mais tu n'as pas besoin de chercher un artisan. Mon mari s'y connaît. Je vais le prévenir tout de suite et Jim passera chez toi dans l'après-midi. Il va remettre ça en ordre. »
Le sourire sincère de Barbara et sa sollicitude sans fard ont eu un effet si puissant que Mia s'est sentie un instant presque physiquement soutenue, comme si quelqu'un la prenait affectueusement dans ses bras. En terre inconnue, loin de tout ce qui lui était familier, cette chaleur l'a touchée d'une manière profonde et inattendue.
Mia était de retour à la maison. Elle avait encore fait les courses de première nécessité chez Barbara, de quoi manger et surtout quelques bouteilles d'eau, au cas où l'approvisionnement serait coupé plus longtemps. Ces provisions semblaient presque un arrangement provisoire, une petite ancre de sécurité dans ce nouveau foyer étranger. Elle a rentré les sacs dans la maison, les a posés sur le plan de travail de la cuisine et a laissé ses mains reposer un instant sur le bois, comme si elle pouvait ainsi reprendre un peu de contrôle sur elle-même. Bien qu'elle ait bien dormi, une lourde fatigue pesait sur elle.
Mia a soupiré doucement et a chassé l'idée de travailler sur son livre aujourd'hui. Sa tête était trop embrouillée, les événements des dernières semaines encore trop présents pour pouvoir se concentrer.
Mia a rangé les courses dans les placards, a aligné soigneusement les bouteilles d'eau, puis elle s'est mise à explorer la maison un peu plus en détail.
Elle a ouvert des portes de placards, a fait claquer des tiroirs, mais tout était vide et bien rangé. Jusqu'à ce que son regard s'arrête sur un tiroir qui se refermait difficilement. Elle a tiré plus fort et a découvert qu'un morceau de papier était coincé entre le bois et le cadre. Avec un petit effort, elle a réussi à le dégager.
C'était une vieille facture, l'écriture était légèrement effacée. Son

regard s'est attardé sur les noms : *Eleanor et Dale Sunderland*. Les anciens propriétaires, a-t-elle pensé, et un léger frisson lui a parcouru le dos. Jusqu'à présent, elle n'avait presque rien appris sur eux, et pourtant, ses doigts tenaient soudain un fragment de leur passé.
Elle a tourné et retourné la feuille, comme si elle pouvait en révéler davantage, mais avant qu'elle ne puisse y réfléchir plus longtemps, un bruit l'a tirée de ses pensées. Dehors, le crissement de pneus dans la neige est parvenu jusqu'à elle. Une voiture s'arrêtait devant. Elle a remis la lettre dans le tiroir et l'a refermé.
Lorsqu'elle s'est approchée de la porte d'entrée et l'a ouverte, le soleil hivernal scintillait sur la neige fraîchement tombée. Un homme descendait de voiture, une boîte à outils à la main. Il a souri amicalement et lui a fait un signe de la main. « Bonjour, je suis Jim », a-t-il dit en tendant la main. Mia l'a examiné un instant de plus près. Ses cheveux étaient déjà parsemés d'un gris élégant, et sa barbe complète encadrait son visage amical et ridé. Elle lui a serré la main en retour et lui a offert un sourire. « Je suis Mia, merci d'être venu si vite ! »
Dans le cabanon à côté de la maison, Jim a vérifié la pompe à eau. « En fait, cette pièce aurait dû être remplacée depuis longtemps. Quand une maison reste vide longtemps, les composants mécaniques finissent par s'user… » Il s'est arrêté brusquement et a froncé les sourcils. « Hum… » Surpris, il a penché la tête en examinant la pompe. « Cette fois, c'est autre chose. Tu n'as pas bricolé là-dessus, n'est-ce pas ? »
Mia a secoué la tête, mais une sensation de malaise lui a noué l'estomac. « Bizarre », a murmuré Jim, sa voix soudain plus sérieuse. « On dirait que quelqu'un a endommagé la pompe intentionnellement. » Il l'a regardée, une lueur grave dans les yeux, puis lui a offert un bref sourire un peu forcé. « C'était sûrement juste quelqu'un qui voulait faire une blague. »
« Je peux la réparer », a-t-il ajouté, mais Mia n'arrivait pas à se défaire de la tension. Une « *blague* » ? Pour elle, ça n'avait rien de drôle.
« Qui ça aurait pu être ? » a demandé Mia, mais Jim a simplement haussé les épaules.
« La maison est souvent vide. Il y a probablement quelques ados qui traînent par ici de temps en temps », a-t-il répondu d'un ton détendu. « Ne te prends pas la tête, Mia », a dit Jim, et sa voix avait une note de sollicitude presque paternelle.
Mia a dégluti et a essayé de réprimer les pensées et les inquiétudes qui germaient dans sa tête. Elle ne savait presque rien des anciens propriétaires de la maison. Elle avait obtenu la clé par l'intermédiaire de son éditrice. Après un instant, elle a demandé prudemment : « Tu sais quelque chose sur les anciens propriétaires ? »

« Les Sunderland ? », a commencé Jim. « Ils vivaient plutôt en reclus. Ils ont construit la maison il y a une dizaine d'années et semblaient apprécier l'isolement. De temps en temps, ils faisaient leurs courses au magasin de Barbara, mais à part ça, ils se retiraient presque complètement. Un jour, ils ont soudainement disparu. »
Puis l'expression de Jim a changé, comme si une ombre s'était abattue sur lui un court instant. Son regard est redevenu plus grave, son front s'est plissé. « Tu devrais vraiment faire attention dans les bois, par ici », a-t-il dit avec insistance. « Ces dernières années, des gens ont disparu à plusieurs reprises. Exactement comme les Sunderland. Parfois, on a trouvé des traces de sang, mais jusqu'à présent, jamais de corps.
Officiellement, on dit que ça pourrait être à cause des ours, qui s'aventurent de nouveau plus près des villages depuis quelque temps. C'est peut-être vrai, peut-être pas. » Il a fait une courte pause, puis a ajouté d'une voix ferme : « En tout cas, je ne te conseillerais pas d'aller dans la forêt, et surtout pas toute seule. »
Mia a senti que ce n'était pas un avertissement en l'air, mais un conseil sérieux. Elle a hoché la tête en silence. De son plein gré, elle ne mettrait pas un pied dans les bois, et encore moins seule.
« Voilà, c'est fait », a finalement dit Jim, après avoir terminé les dernières manipulations. D'une pression sur un bouton, il a mis la pompe en marche, et une vibration faible et régulière a empli le cabanon. « L'eau devrait couler de nouveau maintenant. »
Mia a expiré bruyamment, la tension dans ses épaules se relâchant un peu. « Merci beaucoup, Jim », a-t-elle dit, et un petit sourire a traversé son visage. Elle sentait qu'elle se sentait un peu plus en sécurité en sa présence.
Jim s'est essuyé les mains sur un chiffon et a hoché la tête, satisfait. « S'il y a quoi que ce soit d'autre, n'hésite pas. Appelle simplement Barbara au magasin. » Sa voix avait le même ton apaisant qui l'avait déjà étrangement réconfortée.
Elle l'a raccompagné hors du cabanon. Dehors, l'air était glacial et pur, le ciel virait déjà à un gris blafard de soirée. Jim est monté dans sa voiture, a démarré le moteur et lui a fait un dernier signe amical de la main. Mia a répondu à son geste et est restée là jusqu'à ce que la voiture ait disparu sur la route enneigée.
Un instant, elle a laissé son regard glisser vers la forêt sombre et a senti une fine chair de poule se former sur ses bras. Puis elle est rentrée, a refermé la porte derrière elle, et la maison lui a de nouveau appartenu, à elle seule.

Chapitre 6

Mia a allumé une bougie avec un briquet, qu'elle a ensuite glissé dans la poche de son pantalon. Elle a délibérément renoncé aux lampes de la maison, car les grandes fenêtres lui donnaient constamment l'impression d'être observée de l'extérieur.
Il était bien plus de minuit, et elle était allongée sur le lit, son ordinateur portable sur les genoux. Sur le document, le curseur clignotait avec impatience, tandis que ses doigts flottaient, immobiles, au-dessus du clavier. Son roman devait être un drame, une histoire pleine d'observations sur la perte et le deuil. Tout cela vivait en elle, mais elle ne parvenait tout simplement pas à le coucher sur le papier. Elle se forçait sans cesse à écrire quelques phrases, pour les effacer aussitôt, avant que son regard ne se perde longuement dans le vide éblouissant de l'écran.
Ses pensées se sont inévitablement mises à vagabonder. En réalité, elle avait voulu terminer ce livre depuis longtemps. Terminé, pour pouvoir le montrer à son père. Elle s'était imaginé comment il tiendrait le livre entre ses mains, comment il en feuilleterait les pages, mais cela n'était jamais arrivé.
Sa maladie avait progressé plus vite qu'elle ne l'aurait jamais cru possible. Soudain, il n'y avait plus que les séjours à l'hôpital, les entretiens avec les médecins, les médicaments et ce sentiment constant que le temps leur filait entre les doigts. Il n'avait plus été question d'écrire.
Elle ne se souvenait presque pas de la mort de sa mère et de la période qui avait suivi, elle était encore trop jeune pour ça. Mais une chose s'était gravée de manière indélébile dans sa mémoire : la transformation de son père. Comment toute légèreté avait disparu de son visage, autrefois si plein de joie. Il a fallu des années avant qu'elle ait le sentiment qu'il était redevenu un peu celui d'avant, même si ce n'était jamais complètement le cas.
Mia a dégluti difficilement tandis que sa main glissait sur les touches sans rien taper. Elle aurait aimé qu'il puisse être assis à ses côtés encore une fois, même s'il ne disait rien. Sa seule présence lui aurait suffi. Au lieu de cela, elle était là, seule dans une maison inconnue, à la recherche de mots qui refusaient de venir.
Elle a refermé son ordinateur et a clos les yeux. Les mots de Jim

résonnaient en elle : « Parfois, ils trouvaient des traces de sang, mais jamais de corps. » Dans quel genre d'endroit avait-elle bien pu atterrir ?

Soudain, des coups sonores ont déchiré le silence, deux coups, secs et agressifs. Elle s'est redressée d'un bond, le cœur battant à lui rompre la poitrine. Son souffle s'est coupé. La peur a grimpé sur son corps comme des doigts glacés. Elle a tendu l'oreille dans la nuit, chaque bruit, à l'extérieur comme à l'intérieur, semblait maintenant menaçant.

Avant même qu'elle ait pu se calmer, d'autres coups ont suivi, plus forts, plus furieux, venant d'en bas. Ils ont résonné dans toute la maison et l'ont fait sursauter. Elle a dégluti, ses mains tremblaient, et elle est sortie de la chambre à pas de loup. Tandis qu'elle descendait l'escalier, les marches ont émis un léger craquement sous ses pieds.

Arrivée en bas, elle s'est arrêtée. La maison paraissait vide, silencieuse, à l'exception du vent menaçant. Pas d'ombre, pas de mouvement, rien. Elle a cherché l'interrupteur à tâtons et l'éclairage extérieur s'est allumé. Le jardin de devant est devenu lumineux, les arbres projetaient de longues ombres, mais il n'y avait personne.

Son cœur battait si fort qu'elle sentait les pulsations jusque dans sa gorge, et la peur a enserré sa poitrine comme un étau de fer. Malgré tout, elle s'est forcée à avancer, pas à pas, jusqu'à la porte d'entrée. À chaque pas, les poils de sa nuque se hérissaient un peu plus, comme s'ils pressentaient le danger qui l'attendait.

« Allô ? », a-t-elle fini par articuler, sa voix déchirant le silence. Elle a attendu un instant. « Il y a quelqu'un ? » De nouveau, pas de réponse. Seulement le faible écho de ses propres mots qui rebondissait sur les murs.

D'une main tremblante, elle a saisi la poignée, l'a abaissée lentement et a entrouvert la porte. Un air nocturne et froid l'a frappée. Elle s'est penchée en avant et a jeté un coup d'œil dehors. L'obscurité recouvrait la propriété, mais il n'y avait personne à voir, aucun bruit, à part le murmure du vent entre les arbres.

Mia a refermé la porte et est restée un moment immobile, l'oreille collée au silence. L'idée d'appeler la police lui a traversé l'esprit, mais que pourraient-ils bien faire ici ? Finalement, elle s'est dirigée sans bruit vers la cuisine, a ouvert un tiroir et a sorti le couteau de chasse qu'elle y avait découvert le matin même. Le métal froid dans sa main, elle est retournée au salon, s'est assise sur le canapé et a ramené étroitement une couverture autour d'elle. Son regard est resté fixé sur les grandes fenêtres, derrière lesquelles l'obscurité ressemblait à un abîme infini et menaçant.

Chapitre 7

Mia se réveilla en sursaut, comme si elle sortait d'un cauchemar. Elle était toujours assise sur le canapé, enveloppée dans une couverture. Le jour s'était levé depuis longtemps, mais le ciel gris ne laissait filtrer qu'une faible lumière dans le salon. Son corps protestait contre la position inconfortable dans laquelle elle était restée et avait dormi si longtemps, et chaque muscle lui faisait mal au moindre mouvement. Lentement, elle se redressa, laissa glisser la couverture de ses épaules et étira ses membres pour délier ses articulations raidies. Elle se traîna péniblement jusqu'à la cuisine, les jambes encore un peu flagada, et remplit un verre d'eau.

Du coin de l'œil, elle remarqua un mouvement dans la rue, devant sa maison. Elle reconnut immédiatement la chemise de bûcheron ; c'était l'homme du magasin qui l'avait dévisagée sans aucune gêne quelques jours plus tôt. Un frisson lui parcourut l'échine, mais en même temps, elle sentit une colère grandissante monter en elle. *Que venait-il faire ici ?* Elle allait le confronter, ici et maintenant.

Elle ouvrit la porte et se précipita dans la rue. Le poids du couteau dans la poche avant de son sweat à capuche lui rappela qu'elle n'était pas totalement sans défense – un sentiment de sécurité trompeur, une ancre au milieu de la panique. L'homme était sur le point de se détourner pour disparaître, mais Mia ne le laissa pas s'échapper. « Qu'est-ce que vous faites ici ? » Sa voix tremblait, empreinte de peur et de colère refoulée. « Pourquoi est-ce que vous me terrorisez ? » cria-t-elle, et l'intensité brute de sa voix la surprit elle-même.

Il se tourna lentement vers elle. Son visage n'exprimait aucune méchanceté, mais plutôt du désespoir et une profonde tristesse, comme s'il portait un fardeau invisible. « Je suis désolé », dit-il à voix basse. « Je ne voulais pas vous faire peur. Je ne faisais que vous observer, rien de plus. » Sa voix tremblait, et elle eut l'impression que son esclandre l'avait totalement pris au dépourvu.

« Je m'appelle Steve », dit-il d'une voix calme en lui tendant la main. Mais Mia ne réagit pas, elle resta immobile, le regard méfiant fixé sur lui. Steve rabaissa la main.

« C'est joli ici, n'est-ce pas ? » dit Steve à voix basse, en indiquant d'un signe de tête le paysage enneigé. « C'est calme. Bien plus calme qu'en ville. Mais vous savez, ce calme peut aussi être trompeur. Quand il se

transforme en silence. »
Mia le regarda, les épaules tendues. Elle ne savait pas très bien où il voulait en venir. Mais elle le laissa parler.
« Les gens du village, beaucoup refoulent simplement ce qui se passe juste sous leur nez. » Il soupira et fourra les mains dans ses poches. « Avant, j'adorais la forêt. J'y étais tout le temps, avec des amis, à la chasse, à la pêche… c'était ma deuxième maison. Mais des gens n'ont cessé de disparaître. »
Steve écarta ses cheveux bouclés de son front et son regard glissa en direction de la lisière sombre des arbres, comme s'il pouvait y trouver des réponses. « Depuis des années déjà, on dit que c'est la faute des ours. Mais croyez-moi, je connais les forêts, je connais les animaux d'ici. Aucun ours ne dévore les gens sans rien laisser derrière lui. » Sa voix devint plus ferme, plus sérieuse, au fur et à mesure qu'il parlait.
Puis il baissa la tête, prit une profonde inspiration, comme s'il lui était difficile de prononcer la phrase suivante. « Il y a quelques semaines… ma fille a disparu. » Sa voix se brisa presque, mais il se força à continuer. « Disparue, tout simplement. Sans laisser de traces. Comme tant d'autres avant elle. Nous l'avons cherchée, jour et nuit. Mais nous n'avons rien trouvé. »
Un instant, le silence s'installa entre eux. Toute la menace que Mia avait sentie auparavant semblait s'être envolée. Ne restait qu'un homme dont l'inquiétude était sincère, dont la douleur devenait palpable. Et soudain, Mia fut prise d'un sentiment de culpabilité pour l'avoir traité si brusquement. Même s'il était un étranger, elle croyait chacun de ses mots.
« Et c'est pour ça que vous m'observiez ? » demanda-t-elle doucement, avec un mélange de méfiance et de compassion.
Steve la regarda, ses yeux brillant dans la lumière mate. « J'… j'avais peur qu'il vous arrive la même chose. Je voulais être sûr que vous n'alliez pas disparaître, vous aussi. J'ai essayé de vous garder à l'œil, pour pouvoir vous prévenir. » Sa voix trembla légèrement tandis qu'il ajoutait : « En plus, je devais savoir si vous verriez peut-être quelque chose… quelque chose qui m'aurait échappé. J'essaie de trouver des réponses. »
Puis une expression sérieuse se dessina sur son visage alors qu'il fixait Mia d'un regard pénétrant. « Et vous savez quoi… je crois que j'y suis presque, parce que cette nuit, j'ai vu quelqu'un. » Sa voix s'abaissa presque jusqu'à devenir un murmure. « Il rôdait autour de votre maison. Au début, j'ai cru que c'était juste un animal, mais ensuite j'ai clairement reconnu la silhouette. Quelqu'un était là, dehors, tout près de vous. » Le souffle de Mia se coupa. Les coups – ça devait être cette personne. Un frisson glacial lui parcourut le dos.
Puis il dit : « Vous savez… je crois que maintenant, je sais enfin… »

Soudain, un sifflement déchira l'air. Quelque chose fonça droit sur lui. Mia entendit un bruit atroce lorsque le projectile percuta la tête de Steve. Une pluie tiède l'aspergea sur le front et les joues. Ce n'est qu'alors que son regard tomba sur le visage de Steve, et d'un de ses yeux sortait une pointe métallique et ensanglantée. La panique lui serra la gorge.
Steve haleta, ses lèvres bougeaient encore, comme s'il allait simplement continuer à parler, mais aucun son n'en sortit. Cela semblait être un réflexe de son cerveau, soudainement confronté à sa propre annihilation. Puis son corps bascula sur le côté et tomba sans vie sur l'asphalte enneigé.
Mia hurla, un cri perçant qui se déchira dans l'air glacial. Elle se retourna, paniquée, le cœur martelant si fort dans sa poitrine que c'en était douloureux. Chaque inspiration venait par saccades courtes et paniquées. Sa poitrine se serrait et des vertiges menaçaient de la submerger. Elle lutta contre la panique, mais la pression augmentait à chaque respiration irrégulière. Pendant un instant, elle eut du mal à comprendre ce qui venait de se passer.
L'instinct prit le contrôle. Sans réfléchir, elle retourna en titubant dans la maison, ses jambes obéissant à peine, la portant comme d'elles-mêmes. Ses pensées tourbillonnaient de façon chaotique : elle devait chercher de l'aide. Immédiatement. Appeler la police. Contacter n'importe qui pouvant l'aider.
Paniquée, elle chercha son téléphone, mais il était introuvable. Elle était certaine de l'avoir posé sur le plan de travail. Désespérée, elle courut vers le canapé et farfouilla sous la couverture et les coussins, mais le portable restait introuvable. Des larmes lui montèrent aux yeux. *Mais qu'est-ce qui se passe, bordel ?*
Le dos tourné à la baie vitrée, elle sentit soudain une présence, dehors, juste devant la fenêtre, quelqu'un se tenait là. Elle se retourna et le vit : un homme grand et large. Dans une main, il tenait un couteau, et dans l'autre, il brandissait son portable. Elle le reconnut immédiatement, l'écran s'illumina et elle vit le fond d'écran. L'espace d'un instant, elle fixa le visage familier de son père, qui lui souriait aimablement depuis le téléphone. Tout sembla soudain complètement irréel.
Pendant un moment, elle resta là, comme pétrifiée. L'homme lui sourit, immobile, comme s'il savourait sa supériorité évidente. La panique la traversa et elle se mit à courir. Avec des doigts tremblants, elle attrapa la clé, se précipita vers la voiture, monta à l'intérieur, verrouilla les portières. Précipitamment, elle mit la clé dans le contact et essaya de démarrer le moteur, mais rien ne se passa. Elle tourna la clé encore et encore, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. « Allez ! » cria-t-elle, mais la voiture resta muette, et le temps semblait

s'être ligué contre elle.
« C'est inutile », retentit soudain une voix. Mia sursauta, effrayée, l'homme se tenait juste à côté de la portière conducteur, à une longueur de bras d'elle. « Je m'en suis assuré », dit-il en frappant violemment la vitre avec le pommeau de son couteau. La vitre vibra sous le choc, de fines fissures s'étendant immédiatement comme des toiles d'araignée sur la surface.
« Va te faire foutre ! » cria Mia en essayant une dernière fois de tourner la clé, comme si elle ne voulait pas le croire. Il frappa de nouveau la vitre, encore et encore, et la voiture trembla sous les coups. Mia hurla de peur alors qu'il continuait à frapper de toutes ses forces, jusqu'à ce que la vitre finisse par voler en éclats. Le verre se brisa en d'innombrables morceaux qui volèrent à travers l'habitacle comme une pluie acérée. Paniquée, elle se jeta sur le siège passager. L'homme se pencha à l'intérieur et attrapa sa jambe, mais elle se débattit sauvagement et le repoussa.
Elle ouvrit brusquement la portière passager et tomba sur le sol enneigé, se relevant aussi vite que possible. Il apparut déjà, ayant contourné la voiture, et était presque sur elle. Sa main jaillit, attrapa son pull et la tira brutalement en arrière. Paniquée, elle se tordit, tira et frappa jusqu'à ce que le tissu cède. D'un coup sec, elle se libéra, laissant un morceau de son pull dans son poing. Son rire trancha l'air clair de l'après-midi, plein d'une joie cruelle. Pour lui, ce n'était rien d'autre qu'un jeu dont il se délectait. Un frisson la parcourut. Elle se mit à courir, sa seule issue étant la direction de la forêt.
Les branches lui fouettaient le visage tandis qu'elle s'enfonçait de plus en plus profondément dans le taillis. Chaque inspiration lui brûlait la gorge, la panique la poussait à continuer, même si ses jambes devenaient lourdes. Derrière elle, elle entendait son poursuivant, des branches qui craquaient et son souffle rauque la suivaient sans relâche.
La forêt semblait devenir de plus en plus dense, les arbres se resserraient comme pour lui barrer le chemin. Elle trébucha sur des racines, s'écorcha les mains sur des écorces rugueuses, mais elle continua à courir, poussée par la peur panique qu'il la rattrape à tout moment.
Elle courut encore et encore, mais ses jambes devenaient plus lourdes, chaque pas lui coûtait plus d'efforts. Finalement, elle se força à ralentir. La faible lumière de l'après-midi ne filtrait que chichement à travers les branches dénudées, rendant la forêt encore plus sombre et fantomatique. Puis le silence se fit partout. Aucun craquement, aucun bruit de pas n'était audible.
Hésitante, elle regarda autour d'elle, mais rien ne bougeait. Prudemment, elle avança encore de quelques mètres jusqu'à un tronc

d’arbre et s’y laissa tomber, épuisée. Le froid pénétra immédiatement à travers ses vêtements, mais elle avait besoin de cette courte pause. Elle ne cessait de jeter des regards nerveux dans la direction d’où elle était venue. Elle savait qu’elle devait continuer à courir, même si ses jambes voulaient à peine la porter.

Chapitre 8

Le froid s'infiltrait impitoyablement dans chaque fibre de son corps, la faisant trembler de façon incontrôlable, tandis que l'humidité de la neige pénétrait peu à peu ses vêtements. Elle errait dans la forêt depuis ce qui lui semblait une éternité, sans aucun repère. Tout semblait identique, un motif infini et impitoyable de neige et d'arbres. Elle n'avait pas la moindre idée de la direction dans laquelle se trouvait le village.

Même si la forêt s'étendait à l'infini, elle se sentit soudain piégée, comme si elle se trouvait dans une pièce bien trop petite et claustrophobe. Et lorsque la nuit tomberait, le froid deviendrait un danger mortel.

Il se remit à neiger, et les flocons se déposaient sur la forêt comme un voile épais. De la main, elle s'essuya le visage ; des traînées rouges restèrent sur ses doigts. Son sang ? Celui de Steve ? Probablement un mélange des deux.

Ses jambes la brûlaient de douleur, à la fois sourde et engourdie par le froid et l'épuisement. Haletante, elle se traîna jusqu'en haut d'une petite colline, chaque pas relevant de l'exploit. Une fois en haut, elle s'arrêta et prêta l'oreille à sa voix intérieure. À côté de la voix qui la poussait sans relâche à continuer, une seconde se manifesta, plus basse, plus séduisante : *Assieds-toi. Laisse tomber. Abandonne.*

C'est alors qu'elle l'aperçut. Entre les arbres dénudés se dessinait la silhouette d'une maison. Isolée, perdue au milieu de ce désert blanc. L'espoir germa en elle tandis qu'elle se dirigeait vers elle.

Prudemment, elle se glissa sur les derniers mètres jusqu'à la maison et se cacha derrière un tronc d'arbre. C'était une construction massive en bois sombre et en pierre grise qui, avec son toit anguleux, faisait l'effet d'un corps étranger dans cette solitude enneigée.

Bien qu'il fût midi, la maison baignait dans une blafarde pénombre. Le ciel semblait avoir avalé le soleil, si bien que presque aucune lumière n'atteignait la forêt. Aucun signe de vie ne filtrait de l'intérieur.

L'étroite route qui passait devant la maison promettait peut-être une issue hors de la forêt, mais elle ne survivrait pas au froid jusque-là. Ses jambes étaient engourdies, chaque inspiration était douloureuse, et les tremblements l'empêchaient à peine de tenir debout. Il ne lui restait qu'un seul choix. Elle devait aller à la maison.

D'un pas lourd, elle se traîna jusqu'à la porte. Son cœur battait la chamade dans sa poitrine lorsqu'elle se retrouva devant la porte d'entrée. L'espace d'un instant, elle leva la main comme pour frapper, mais la laissa retomber. Et si personne ne répondait ? Ou pire, si quelqu'un répondait ?

Elle pinça les lèvres, se forçant à rester immobile. Des flocons de neige se posèrent dans ses cheveux et fondirent sur la peau chaude de son visage. Elle resta ainsi un moment, entre espoir et crainte, incertaine de trouver le courage de toucher la porte.

Elle prit une profonde inspiration et frappa. Le son sourd résonna dans le silence, comme s'il pouvait être entendu dans toute la forêt. D'instinct, elle recula d'un pas, prête à prendre la fuite au moindre signe de danger. Mais rien ne bougea. Hésitante, elle frappa une seconde fois. De nouveau, aucune réponse. Finalement, elle posa les doigts sur la poignée et la tourna — verrouillée. Impossible de passer par là. Son regard parcourut nerveusement la façade, puis elle força ses jambes fatiguées à continuer et commença à faire le tour de la maison.

Derrière la maison, elle vit une trappe de cave. Une fine couche de neige la recouvrait, et un cadenas accompagné d'une chaîne en barrait l'accès. Désespérée, elle inspecta les environs et découvrit une hache posée sur une pile de bois. Mia s'en saisit et songea un instant à simplement fracasser le cadenas, mais elle décida finalement de ne pas le faire. Bien trop bruyant.

Au lieu de ça, elle y engagea la hache et fit levier sur le cadenas. Ce faisant, elle essaya d'être aussi silencieuse que possible. Elle retenait sans cesse sa respiration, tendait l'oreille dans le silence, convaincue que son poursuivant devait l'entendre. Cela lui coûta beaucoup d'efforts, ses mains lui faisaient mal, mais le métal finit par céder et la chaîne tomba au sol. Prudemment, elle ouvrit la trappe. Une odeur âcre et désagréable la frappa.

Elle savait qu'elle devait entrer. C'était sa seule chance d'échapper au froid. Pourtant, tout en elle se rebellait à l'idée de franchir le seuil de cette maison. Un mauvais pressentiment la rongeait, un instinct sourd qui l'avertissait de faire demi-tour. Mais ses membres gourds, ses tremblements et le froid paralysant ne lui laissaient pas le choix.

Elle chercha son briquet dans la poche de son pantalon. La petite lumière qu'elle alluma vacilla faiblement et semblait à peine pouvoir lutter contre l'obscurité. Un instant, elle tint la flamme tout près d'elle, comme si elle pouvait non seulement éclairer la cave, mais aussi chasser la peur en son for intérieur.

Elle inspira profondément et posa le pied sur la première marche. Pas à pas, elle se força à descendre. La peur lui parcourut l'échine, froide et picotante comme les pattes de mille petits insectes. Sa main se

cramponna fermement au manche de la hache.
Au bas des marches, elle s'immobilisa. L'obscurité s'étendait devant elle, ainsi que cette odeur désagréable. Elle sentit que la cave était au moins chaude, ce qui lui procura un bref instant de soulagement. Elle dut néanmoins se forcer à faire un pas de plus dans les ténèbres.

Chapitre 9

Les yeux de Mia s'habituèrent lentement à l'obscurité. L'antichambre de la cave était presque vide, seule une étagère unique et vide se dressait contre le mur. Pour le reste, tout semblait étrangement propre, presque clinique : des sols en pierre lisses, pas de toiles d'araignée ni de poussière. Son regard s'arrêta sur une porte métallique massive, traversée d'un lourd verrou coulissant, fermé de ce côté. Un mauvais pressentiment la parcourut. Pourquoi une porte qui ne menait qu'à une simple cave avait-elle besoin d'une sécurité aussi solide ?

Hésitante, elle posa la hache, plaça sa main sur le verrou froid et repoussa le mécanisme. Le son résonna dans le silence comme un écho de mauvais augure. Pendant un instant, elle fit une pause, comme si quelque chose pouvait surgir de l'autre côté à tout moment. Puis elle empoigna la poignée et tira.

La porte en acier bougea à contrecœur, grinçant longuement sur ses gonds, jusqu'à ce qu'une fente s'ouvre. À la même seconde, la puanteur la frappa. Elle s'échappa comme un nuage invisible, si âcre que le souffle lui manqua. Nauséeuse, elle plaqua sa main sur sa bouche et son nez, mais l'odeur pénétrait par tous les pores, se déposant comme une pellicule brûlante dans sa gorge.

Devant elle s'étendait un couloir de cave étroit et allongé, dont l'extrémité se perdait dans l'obscurité. La lumière vacillante du briquet était à peine assez forte pour en saisir les contours. À droite, dans une pièce, se trouvaient des cages en métal épais. Elles étaient grandes. Peut-être pour des chiens ? Ou des ours ? Un frisson glacial lui parcourut la peau. L'odeur bestiale venait-elle de là ?

Elle saisit la hache et, hésitante, avança un pied devant l'autre, chaque pas étant une lutte contre l'envie de faire demi-tour et de s'enfuir. À gauche, une autre pièce s'ouvrait. Une noirceur profonde y régnait, plus dense que dans le couloir. Le cœur battant, elle franchit le seuil. C'est alors qu'elle le vit.

Un homme décharné se tenait dans le coin, le cou enserré par une lourde chaîne de fer qui se tendait avec un cliquetis à chacun de ses mouvements. Son corps était émacié, la peau blafarde tendue sur les os, comme si elle était de cire. Ses vêtements pendaient sur lui en lambeaux déchiquetés, usés et sales.

La pièce autour de lui était nue et désolée. Elle vit la lourde chaîne qui pendait du plafond dans le coin et le retenait comme un animal captif. Devant lui se trouvait un petit bol en bois, contenant un morceau de pain vieux et moisi. Une odeur âcre, douceâtre et putride, flottait dans l'air, comme si des carcasses d'animaux gisaient quelque part, leur odeur se mêlant à quelque chose d'indescriptible. L'homme lui-même semblait pourrir vivant depuis une éternité.
Lorsque la lumière du briquet l'atteignit, il sursauta. Ses yeux étaient grands ouverts, emplis de peur et de méfiance, comme s'il n'avait pas vu d'être humain depuis des années. Une barbe négligée couvrait son menton, grisonnante et filandreuse, tandis que ses cheveux longs et emmêlés tombaient sauvagement autour de son visage pâle et décharné. La peau était tendue et blafarde sur ses pommettes, creusée et sèche, striée de fines fissures et de cicatrices qui témoignaient d'années de négligence et du supplice des chaînes. Tout en lui irradiait la souffrance qu'il avait endurée pendant longtemps dans cette cave, enchaîné et isolé.
Mia se retourna brusquement, l'envie de fuir traversant tout son corps. Ses jambes voulaient s'élancer, mais elles restèrent comme enracinées. La panique lui serra la gorge.
« Qui êtes-vous ? Où… où est-il ? » La voix de l'homme était rauque et éraillée. Et pleine de crainte.
Mia serra plus fort la hache contre elle, le fixa et n'osa pas bouger. « Je m'appelle Mia », dit-elle, maîtrisant tant bien que mal sa panique. « Je… je suis en fuite. Quelqu'un me poursuit… » Sa voix tremblait. L'homme baissa les yeux, hésita. Les secondes s'étirèrent à l'infini avant qu'il ne parle enfin. « Je m'appelle Dale… Dale Sunderland. » Ses yeux se perdirent dans le vide.
Mia cligna des yeux. Le nom résonna dans sa tête. Sunderland. Mon Dieu, Jim n'avait-il pas dit que les Sunderland avaient disparu ? Depuis des années ?
« S'il vous plaît », croassa Dale, sa voix se brisant presque. Il tira sur la lourde chaîne autour de son cou. « Vous devez m'aider. Il pourrait revenir à tout moment. S'il vous trouve ici… » Ses yeux s'écarquillèrent, une lueur de désespoir y brilla. « S'il vous plaît ! Aidez-moi ! »
Mia sentit son cœur battre à tout rompre dans ses oreilles et hésita. « Qui… », demanda-t-elle d'une voix rauque. « Qui a fait ça ? Qu'est-ce qui se passe ici ? »
Il leva les yeux, pleins de peur, mais aussi de chagrin. « On a été attaqués à l'époque. Dans la forêt. Ma femme, Eleanor… » Sa voix s'interrompit, des larmes brillèrent dans ses yeux caves. « Il l'a tuée. Il m'a amené ici. Depuis, je suis dans cette cave. » Mia secoua la tête, incrédule, incapable de comprendre ce qu'elle venait d'entendre. Son

poursuivant… l'homme qui l'avait traquée dans la forêt, qui avait tué Steve… et maintenant, sans le savoir, elle avait cherché refuge dans sa maison. Son cœur battait la chamade, la prise de conscience lui noua la gorge.
Mia serra plus fort ses doigts autour du manche de la hache. « Pourquoi ? » murmura-t-elle presque par réflexe, sans attendre de réponse. Dale secoua la tête, un rire amer et étouffé lui échappa. « Pourquoi il me laisse en vie ? Je ne sais pas. Peut-être parce qu'il aime me voir souffrir. » Sa voix se fit plus basse. « Mais il en amène d'autres ici. Sans cesse. Là-bas… » D'un doigt tremblant, il désigna l'obscurité de la cave. « Là-bas, il a une pièce. Il les enferme. Les torture. Les tue. » Son regard chercha le sien, les yeux pleins de douleur. « Les cris… Je ne supporte plus les cris. » Des larmes coulaient sur son visage.
« Les cadavres… », poursuivit Dale, les mots sortant difficilement, de façon saccadée. « Il… il les enterre quelque part dans la forêt. Je ne sais pas où exactement. Il parle rarement d'autre chose avec moi, mais de ça… » il secoua la tête. « Il aime parler de son passe-temps malsain. Et quand il parle, il se vante de ce qu'il a fait. » Dale hésita, cherchant ses mots.
« Mais il devient plus imprudent. Il a vieilli et il perd la force avec laquelle il… enfin, travaillait. Ça le rend négligent. Il y a quelques semaines, une jeune fille lui a même échappé. Elle a pu fuir, même si ce n'a été que pour un court moment, mais il l'a retrouvée et tuée. » Sa voix devint insistante. « Il ne reçoit jamais de visite, il vit complètement reclus, mais il a de la famille, ici, au village. Ils le voient, lui parlent peut-être, et pourtant ils ne se doutent de rien. C'est un putain de sadique et un meurtrier. Il va revenir. Et s'il vous trouve ici… » Ses yeux étaient désespérément accrochés au regard de Mia. « S'il vous plaît, libérez-moi, je vous en supplie ! » De ses mains tremblantes, Dale souleva la chaîne qui était solidement forgée autour de son cou.
Un frisson glacial parcourut le dos de Mia, son cœur martelait si fort qu'il semblait vouloir faire éclater sa cage thoracique. L'air paraissait vibrer de tension. Tout lui semblait irréel, comme un cauchemar qui ne voulait pas prendre fin.
Et comme si le destin s'était ligué contre elle, elle l'entendit : à l'étage, la porte grinça, des pas lourds résonnèrent sur le plancher. Ils sursautèrent tous les deux. Dale regarda Mia d'un air effrayé et elle sut qu'elle n'avait plus le temps pour une quelconque tentative de libération. Mia devait disparaître, maintenant.
Elle murmura, paniquée : « Merde… Je vais chercher de l'aide. Promis ! » Elle était sur le point de partir en courant, mais elle s'arrêta un court instant. Elle s'avança vers Dale et lui mit la hache dans la

main. Elle ne savait pas s'il serait assez fort pour se défendre avec, mais elle ne pouvait pas le laisser sans défense. Il lui fit un signe de tête reconnaissant.
Puis elle se retira silencieusement du couloir pour retourner dans l'antichambre. D'en haut résonnaient toujours les pas lourds. Au pied de l'escalier de la cave, elle resta un moment immobile et jeta un regard prudent autour d'elle. Le froid la saisit de nouveau, mordant sa peau, mais la panique la poussait et lui donnait une nouvelle force. Finalement, elle s'arracha à sa torpeur et dévala la petite rue, dans l'espoir qu'elle la ramènerait au village.

Chapitre 10

L'air froid lui cisaillait les poumons pendant qu'elle courait. Elle jetait sans cesse des regards par-dessus son épaule vers la maison, qui rapetissait dans la tourmente de neige, mais qui, en même temps, restait collée à elle comme une ombre obscure. À chaque pas, elle se rappelait ce qu'elle avait laissé derrière elle. Dale, ligoté et brisé, et la certitude que des gens avaient été tués dans cette maison. Cette pensée la poussait à continuer.

Soudain, des phares surgirent devant elle, fendant l'air hivernal. Une voiture fonçait droit sur elle. Un instant, son souffle se coupa, puis elle la reconnut : c'était la voiture de Jim. Une vague d'espoir et de soulagement la submergea.

Elle avança en trébuchant, leva les bras et fit des signes désespérés, tandis que son cœur martelait ses côtes. La voiture s'arrêta et, en effet, Jim en sortit. Il la regarda d'un air inquiet.

Sans hésiter, elle courut vers lui et le serra dans ses bras. C'est alors qu'elle remarqua qu'il tenait une arbalète à la main. « Merde, je t'avais pourtant dit de faire attention », dit-il.

Mais au moment où Mia leva les yeux pour répondre, elle s'aperçut que Jim ne lui parlait pas. Son regard était fixé sur quelqu'un derrière elle, sur la route. La panique la foudroya lorsqu'elle se retourna. Il était là, l'homme qui l'avait agressée. Grand et large, il se tenait là et les regarda, d'abord Jim, puis elle.

Soudain, Jim passa brutalement son bras autour de son cou, lui coupant le souffle. Il la serrait si fort qu'elle pouvait à peine bouger. « Bon sang… tu fais trop d'erreurs », grogna-t-il. L'autre homme s'avança tranquillement d'un pas, les épaules détendues, la voix sans émotion, presque sereine. « On l'a, après tout. Pas de quoi s'inquiéter. » Un sourire froid et suffisant effleura son visage alors qu'il regardait Mia. « Ravi de te revoir, Mia. »

Le regard de Jim fit la navette entre eux. « Robert, j'en ai vraiment marre de devoir réparer tes conneries à chaque fois », grogna Jim, furieux.

Robert leva les mains en un geste d'apaisement, un mince sourire aux lèvres. Puis il posa son regard sur Mia : « C'est ça, la famille… on ne peut pas vivre avec, ni sans. » Un rire bref et moqueur suivit.

« Va te faire foutre », souffla Jim, tandis que Robert se contentait de

secouer la tête en souriant.
Mia était paralysée, incapable de comprendre qu'elle avait fait confiance à Jim. Son cœur battait si fort qu'elle avait l'impression qu'il devait entendre chaque pulsation. Un carcan glacial lui serrait la poitrine, chaque inspiration était un combat contre la panique qui la dévorait de l'intérieur. Mais dans quel enfer s'était-elle fourrée ? Les images de son père, ses derniers instants à l'hôpital, traversèrent son esprit comme un éclair cruel – et maintenant ? Maintenant, elle était seule, perdue et à leur merci.
Ses genoux se dérobèrent, comme s'ils ne pouvaient plus supporter le poids de sa peur. Elle osait à peine bouger, osait à peine penser, car tout en elle hurlait : *C'est la fin. Ça s'arrête ici.*
Son regard retourna vers la maison, cherchant désespérément une issue. Et c'est là qu'elle remarqua un mouvement. Lentement, fragilement, quelqu'un sortait de la trappe de la cave de la maison. Un instant, elle ne sut pas qui ou ce qu'elle voyait, jusqu'à ce qu'elle le reconnaisse. C'était Dale.
Jim le vit aussi. « Putain de merde… il y a un truc qui s'échappe de ta cave », pesta-t-il. Pour la première fois, une émotion fugitive traversa le visage de Robert. Jim le fixa d'un regard perçant : « Tu t'en occupes, je m'occupe de la petite. » Robert hocha brièvement la tête, se retourna et courut vers la maison.
Jim inspira bruyamment. « Je suis désolé, Mia. Je ne voulais vraiment pas qu'il t'arrive quelque chose. Mais c'est mon frère. Je n'approuve pas ses fantasmes et ses actes malsains, mais je ferais n'importe quoi pour le protéger. C'est, comme il l'a dit, la famille. »
Mia tremblait, sans savoir si c'était à cause du froid ou de la peur. Ses pensées s'emballaient, chaque seconde pouvait être la dernière. Puis, elle sentit soudain quelque chose de dur dans la poche de son sweat à capuche. Le couteau de chasse. Un instant, elle fut surprise, presque effrayée d'avoir pu l'oublier.
Tandis que Jim continuait de parler, sa main glissa lentement dans sa poche. Elle osait à peine respirer tandis que ses doigts se refermaient sur le métal froid. Elle le sortit avec précaution, maîtrisant à grand-peine le tremblement de sa main. Une étincelle d'espoir jaillit en elle, assez puissante pour la faire se battre encore une inspiration de plus.
« Je vais faire en sorte que tu meures vite. Crois-moi, je ne suis pas quelqu'un de mauvais, ah, c'est juste que tout ça, c'est de la merde », grogna-t-il en resserrant encore plus fort son bras autour de son cou. Mia voyait des étoiles, sa gorge se nouait, chaque respiration devenait plus difficile. « S'il te plaît, Jim, non, s'il te plaît », croassa-t-elle. Mais il ne fit que renforcer sa prise.
Elle n'avait pas le choix. Si elle n'agissait pas maintenant, elle allait mourir. Une séquence automatique se déclencha dans sa tête. Tout se

réduisit à une seule impulsion archaïque : survivre. C'était l'instinct pur qui commandait ses muscles.
Il n'existait aucune autre issue et, sans plus hésiter, elle lui planta de toutes ses forces le couteau dans le ventre, derrière elle. Malgré son geste maladroit, la lame s'enfonça jusqu'à la garde et y resta fichée. Jim poussa un cri et la lâcha.
« Merde, qu'est-ce que tu as fait ? Comment je vais expliquer ça à Barbara ? » lui hurla-t-il. Mais Mia ne réagit pas. Elle inspira l'air avidement, puis l'expulsa, comme si elle venait de jaillir des profondeurs de l'océan. Son cœur battait la chamade, et l'instant d'après, elle se mit en mouvement. Elle détala, droit vers la forêt, poussée par la panique et la volonté pure de survivre.
Un carreau d'arbalète siffla tout près d'elle et se planta dans un arbre. Mia poussa un cri et se mit à courir en zigzag dans la neige. Elle faisait tout pour éviter le prochain projectile, mais le second carreau lui effleura l'épaule, déchirant son pull et sa peau et lui arrachant un nouveau cri. Elle vacilla, trébucha et s'effondra sur le dos dans une pirouette. La neige froide se mêla au sang chaud qui coulait de sa blessure, tandis que la douleur et la panique explosaient dans son corps.
Puis elle aperçut Jim. Plié de douleur, mais fou de rage, il se traînait vers elle. Rapidement, Mia essaya de s'éloigner de lui en rampant à reculons, mais il fut plus rapide. Il s'abattit lourdement sur elle, son poids lui coupant le souffle, et ses mains se refermèrent, froides et implacables, autour de son cou. « Salope, c'est la fin ! » hurla-t-il.
Mia frappa désespérément Jim, mais il ne recula pas. Sa prise sur sa gorge était impitoyable, le monde autour d'elle commençait déjà à se brouiller. La panique traversa son corps comme une décharge électrique. Mais elle sentit alors soudain le manche froid du couteau, toujours planté dans son ventre.
Avec toute la force qui lui restait, elle tira dessus et l'arracha de son corps. Jim se cabra, hurlant de douleur, tandis qu'un flot de sang chaud jaillissait de sa blessure et se déversait sur elle. Poussant un grand cri de rage, de peur et d'effort, Mia frappa à nouveau, cette fois dans son flanc. Entre ses côtes, la lame s'enfonça profondément dans son corps.
Jim poussa un cri à glacer le sang. Sa respiration se mua en un râle tandis que le sang inondait ses poumons. Il toussait et s'étouffait, crachant des jets rouges qui pleuvaient sur son visage et sur la neige. Elle profita de cet instant pour se dégager de sous lui.
Son expression paniquée resta comme pétrifiée alors qu'il tombait sur le côté, inerte. Ses yeux morts et ouverts la fixaient d'un air accusateur.
Mia posa les mains sur ses hanches et leva les yeux vers le ciel du soir.

Elle inspira profondément l'air froid, puis l'expulsa, sentant sur sa peau le sang chaud et collant, celui de Jim et le sien. « Puutain ! » cria-t-elle dans le silence.
Puis elle s'agenouilla près du corps immobile de Jim et saisit l'arbalète qu'il portait en bandoulière. L'arme fermement empoignée, elle se redressa et fonça tout droit vers la maison, où se trouvaient Dale et Robert. Sa détermination était désormais plus forte que n'importe quelle peur.

Chapitre 11

Mia est retournée en courant vers la route ; le chemin était facile à reconnaître, car le sang de Jim formait une traînée dans la neige. Elle est passée en courant devant sa voiture et s'est précipitée vers la maison.
Elle s'est arrêtée devant et a tenu l'arbalète devant elle. D'un regard scrutateur, elle a examiné l'arme. Il restait encore trois carreaux.
Son cœur battait la chamade. La panique et l'adrénaline brûlaient dans ses veines, mais elle savait qu'elle devait agir. Les doigts tremblants, elle a saisi le levier d'armement. Elle l'a poussé vers le bas, puis vers l'arrière, sentant la corde se tendre et un léger clic retentir. Puis elle a mis le premier carreau en place.
« Oh merde… j'espère que c'est bien fait », a-t-elle murmuré pour elle-même. Bien qu'elle ne fût pas une tireuse aguerrie, elle avait réussi d'une manière ou d'une autre à armer le carreau. Puis elle a contourné la maison en courant.
Mia s'est arrêtée net en les voyant. Dale gisait immobile au sol, tandis que Robert le rouait de coups sans pitié. Robert tenait maintenant dans sa main la hache avec laquelle Dale venait tout juste de se libérer.
Puis il a saisi la lourde chaîne qui était toujours enroulée autour du cou de Dale et l'a traîné derrière lui comme s'il s'agissait d'un chien mort en laisse.
Le regard de Mia a croisé celui de Robert. Il lui a alors souri. Ses bras se sont levés automatiquement, l'arbalète pointée sur lui. « Laisse-le tranquille ! », a-t-elle crié. Mia était elle-même stupéfaite de la détermination qui résonnait dans sa voix.
Robert a lâché la chaîne et s'est avancé vers elle. La hache se balançait de manière menaçante dans sa main, son regard restait froid et inébranlable. Aucune trace de peur. Dale ne bougeait pas, Mia ne savait pas s'il était vivant ou déjà mort.
« Si tu fais un pas de plus, je tire ! », a-t-elle crié d'une voix tremblante. Mais il n'a pas réagi, comme s'il n'avait pas du tout entendu ses paroles, ou comme si elles lui étaient complètement indifférentes. Sans plus hésiter, elle a levé l'arbalète et l'a visé.
Elle a pris une brusque inspiration ; il était inconcevable qu'elle se retrouve de nouveau sur le point de devoir tuer un être humain.

Quelle situation de merde. Et pourtant, elle savait qu'il n'y avait pas d'autre solution. C'était lui ou elle.
Puis elle a appuyé sur la détente. Le recul a été plus violent que ce à quoi elle s'attendait et lui a parcouru tout le corps. Le carreau a sifflé dans les airs, l'a frôlé de justesse et a disparu sans effet dans le vide. Une nausée s'est installée dans son estomac.
Robert a continué d'avancer vers elle, à pas lents et réguliers. Mia sentait la peur marteler sa gorge. Chaque respiration était un combat, chaque muscle était tendu. Paniquée, elle a armé le carreau suivant. Plus que deux.
« Tu sais, Mia… », a commencé Robert, sa voix chaude, presque amicale, et pourtant dégoulinante de menace. « Je sais ce que tu as fait. Jim… » Il a fait une courte pause, laissant son regard glisser lentement sur ses vêtements ensanglantés. « Tu l'as tué, n'est-ce pas ? Ne t'en fais pas, je ne te le reproche pas. »
Un frisson a parcouru le dos de Mia, mais elle a de nouveau levé l'arbalète et a visé Robert.
« Et ce sang… » Les yeux de Robert brillaient froidement dans la lumière blafarde. « Il te va étonnamment bien. » Mia l'a regardé, sidérée. « Tu es complètement malade ! », lui a-t-elle hurlé.
Il n'était plus qu'à quelques pas d'elle. Ses mains tremblaient, ses articulations étaient douloureuses tandis qu'elle levait à nouveau l'arbalète et faisait feu.
Le deuxième carreau a atteint sa cible dans un sifflement et s'est planté profondément dans son épaule. Mia s'est figée en voyant à quel point Robert semblait peu impressionné. Il s'est arrêté un instant, a tâté sa blessure, puis a laissé son regard glisser sur sa main maculée de sang. Pendant quelques secondes, il a contemplé son sang avec fascination, puis il a simplement continué à marcher. Qu'est-ce qui clochait chez lui, bon sang ?
Le dernier carreau. Mia l'a armé avec dextérité, tout son corps tremblant de peur et de tension. Robert a levé la hache à deux mains et s'est maintenant précipité sur elle.
Mia a brandi l'arbalète une dernière fois et a tiré, sans même avoir un instant pour viser. Robert était déjà si près d'elle que toute idée de précision était vaine. L'espace d'une fraction de seconde, elle a fermé les yeux, prête à sentir le coup de sa hache. Mais le carreau a touché sa cible, et cette fois avec une force dévastatrice : il lui a transpercé le torse et s'y est logé profondément.
Surpris, Robert l'a regardée, la hache a glissé de ses mains et est tombée dans la neige. Il s'est effondré à genoux devant elle, respirant lourdement. « Jim avait raison… je deviens moins prudent », a dit Robert avec un sourire en coin, presque moqueur, tandis que son regard reposait sur Mia.

Pendant un court instant, elle a senti la peur et la panique la quitter. Il lui était impossible d'encaisser une telle blessure comme si de rien n'était. Mais elle se trompait.
« Je serai plus prudent à partir de maintenant », a haleté Robert, et soudain, il s'est redressé. Si vite que Mia a sursauté de frayeur.
Sa main a fusé vers son visage. Le coup l'a frappée avec une telle violence qu'elle a eu l'impression d'avoir percuté un mur. Sonnée, elle a titubé en arrière, laissant tomber l'arbalète, tandis qu'il l'attrapait. Dans son autre main scintillait un couteau qu'il avait tiré de sa ceinture. Tout s'est passé si vite qu'elle n'a pas pu réagir. Ses forces étaient épuisées, elle n'avait aucune chance de se défendre.
« Maintenant, je veux porter ton sang sur moi », a dit Robert. Sa voix était aussi glaciale que l'air du soir.
Puis le monde autour d'elle est devenu flou. Il a levé son couteau, Mia a poussé un cri — et au même instant a retenti un fracas à glacer le sang, le bruit sourd et humide de l'acier s'enfonçant dans l'os.
Soudain, elle a aperçu Dale, qui se tenait juste derrière Robert. Un choc l'a traversée quand elle a vu la hache, que Dale avait profondément enfoncée à l'arrière du crâne de Robert. Du sang coulait sur ses tempes, brillant sombrement dans la faible lumière.
Le visage de Robert est resté aussi inexpressif que d'habitude, même alors que la vie le quittait. Il a basculé en avant, sans un mouvement. Le corps s'est affalé vers Mia, mais elle s'est écartée au dernier moment, et il s'est lourdement écrasé au sol.
Mia et Dale se tenaient maintenant à côté de Robert, dont le corps gisait sans vie dans la neige. La hache brillait encore dans le crépuscule. Dale titubait et haletait. Du sang lui coulait du nez et des oreilles. Puis elle a remarqué que les genoux de Dale fléchissaient. Son corps tout entier s'est affaissé, et Mia a agi d'instinct. Elle l'a rattrapé, sentant immédiatement à quel point son corps émacié était léger et à quel point ses blessures étaient graves. Une douleur fulgurante lui a transpercé l'épaule blessée, mais elle s'est forcée à le déposer délicatement dans la neige.
Dale suffoquait, son visage était blanc, ses lèvres tremblaient. Des larmes ont coulé sur les joues de Mia, sa voix s'est brisée en le regardant. « Je suis tellement désolée, Dale », a-t-elle murmuré entre deux sanglots. « J'aurais dû venir plus vite… »
Un faible sourire a effleuré les traits de Dale. « Ne t'en fais pas… » Sa voix n'était guère plus qu'un murmure rauque, tremblant d'épuisement. Il a levé les yeux au ciel, comme s'il pouvait déjà voir au-delà des limites de ce monde. « J'… j'étais déjà mort depuis longtemps. Je suis mort le jour où Eleanor est morte… et maintenant… maintenant, je vais enfin la revoir. »
Le vent a soufflé dans les arbres, emportant ses paroles, et pendant un

instant, le monde autour d'eux a semblé s'immobiliser. Mia tenait doucement sa tête entre ses mains, sentant la neige froide sous elle et une tristesse infinie en elle, avant que Dale ne rende son dernier souffle.

Mia s'est soudain souvenue de l'image d'un passé récent, des derniers instants de son père : *C'étaient les derniers souffles de sa vie.* Ces mots ont résonné en elle, et elle a senti son cœur se serrer. Elle avait l'impression que la mort était désormais gravée en elle comme une marque au fer rouge, une ombre sinistre qui accompagnerait chaque instant de sa vie et ne la quitterait plus jamais.

Pendant un moment, elle est restée ainsi, serrant Dale comme si sa proximité pouvait le protéger de la cruelle réalité. Son regard s'est fixé sur ses yeux ouverts et sans vie, et elle ne pouvait que deviner les supplices qu'il avait subis. Avec précaution, elle a déposé sa tête sur le sol froid, puis s'est redressée lentement.

Immobile, elle a laissé son regard parcourir la scène d'horreur. Deux corps gisant sans vie dans la neige, le sang s'étalant en taches sombres sur le blanc et laissant derrière lui une trace macabre. Ses yeux voyaient le chaos absolu.

Elle a baissé les yeux vers ses propres mains, qui tremblaient encore et étaient couvertes de sang, et un sentiment d'incrédulité l'a envahie. La réalité était implacable, elle n'arrivait pas à croire qu'elle avait vraiment vécu tout cela. Chaque respiration lui semblait lourde, son cœur martelait, et elle sentait le froid jusqu'aux os.

Mia s'est penchée sur le corps de Robert et a fouillé la poche de sa veste. Toute la menace qu'il avait représentée pour elle auparavant avait disparu. Finalement, elle a trouvé ce qu'elle cherchait : son téléphone. L'écran a brillé d'un éclat vif dans l'obscurité naissante.

Mia a essuyé les larmes de ses yeux, a composé le numéro de la police et a commencé à parler, tandis que derrière elle, l'obscurité de la nuit s'épaississait, et qu'autour d'elle ne régnaient que la mort et la désolation.

Copyright

Copyright © 2025 Josh Clare

All rights reserved

Coverdesign: Josh Clare

Josh Clare

c/o Block Services

Stuttgarter Str. 106

70736 Fellbach